

sant de plats futures : je voyais avancer le spectre d'un canard ; formidables olives vertes au cou, tomates, champignons et feuilles de lauriers tressés en sa couronne mortuaire j'ai senti moi aussi un appétit farouche de participer au plus vite à ce festin. Encore un verre.

Guillaume Apollinaire, l'air rayonnant, douceur et bienveillance dans son sourire d'enchanteur, il me sembla trop gras, son occiput apparaissait plus pointu, sa face s'élargissant vers les épaules comme la base d'une pyramide.

Pourtant la beauté est si utile à un amoureux.

Ma voiture arriva en trébuchant. Le char funèbre était déjà prêt. Beaucoup de vin me fit tenir debout, à grande distance du rideau noir qui en montant vers l'éternité garnissait le portail d'où devait sortir Guillaume Apollinaire déjà mort.

Il avait les paupières démesurément agrandies lui tombant à moitié de la figure, tout ayant pris la forme effrayante dans cet effondrement qui a détruit sa beauté.

Ainsi on me racontait en pleurant.

Deux rangées de soldats, la dévotion d'un ami le plus ignoré maîtrisant son émotion avec un héroïque effort pour servir ce mort le plus dignement

Et puis les coups de tambour, le piétinement dans l'église.

Il ne faut jamais ni crier ni se jeter par terre : la grande convenance écarte tous les éclats ; le Suisse brandissait sa canne comme un sceptre tout puissant : les messieurs à droite, les dames à gauche.

Guillaume s'attardait dans le vestibule : pourvu qu'une maladresse ne le fasse pas chavirer.

Tout se passa sans accroc : quelques prêtres simulaient le décor, la nef s'allongeait en paysage peuplé de colonnes grecques ou romaines que sûrement il aurait aimé.

C'est une illusion que la marche très lente d'un cortège suivant un corbillard : on court derrière les chevaux qui le traînent au pas : chaque pas d'un cheval c'est quatre pas d'un piéton.

Pour la dernière fois Guillaume Apollinaire traversa un pont de la Seine : les sirènes des bateaux se mirent à lui chanter leurs adieux.

Cette quantité de soleils diffus derrière le ciel aux teintes du midi !

J'ai prié le gérant d'un café de Montmartre de contredire les lois des heures convenues en me faisant donner une double portion d'alcool.

Le théâtre était bondé. Toutes les femmes rouges et bien portantes : une de ses amies cria d'en bas en s'adressant à ceux qui étaient au balcon : j'ai payé 8 francs mon fauteuil !

Le pathétique, fréquent sujet de nos disputes, je l'ai retrouvé avec bonheur dans la dernière pièce de Guillaume Apollinaire. Respect, gloire, les gens étaient émus.